

## Les comptes rendus

Recueil arrêté le 5 juillet 1999

*Antologias de Poesia 1951-1963. I. Angola, São Tomé e Príncipe. II. Moçambique*, Lisbonne, Associação da Casa dos Estudantes do Império (ACEI), 1994, 351 + 285 p.  
*Mensagem*, Lisbonne, ACEI, 1997, 251 p.

Durant « la phase Impériale » de l'État Nouveau, qui correspond, selon l'historien Fernando Rosas à la période allant de 1930 (Acte colonial) à 1950 (vingtième anniversaire du régime), est créée la *Casa dos Estudantes do Império* (CEI). En effet, à la fin 1943, apparaît la *Casa dos Estudantes de Angola*, puis, plus tard, celle des étudiants de l'Inde, de Macao, du Mozambique et du Cap-Vert. Sous l'influence du ministre des Colonies, Francisco Vieira Machado, elles sont unifiées l'été 1944 pour donner lieu à la CEI. Sans présenter un historique de cette structure, il nous faut rappeler quelques-unes de ses activités. Bien que considérée par Marcelo Caetano en 1946 comme la digne fille de la *Mocidade Portuguesa* (MP), la plupart des étudiants venus d'outre-mer rejoignent la même année le *Movimento de Unidade democrática juvenil* (MUD) et soutiennent le candidat de l'opposition à la Présidence, Norton de Matos, en 1949. Suite aux engagements de ces étudiants, le ministère des Colonies tente de restreindre leurs marges de manœuvre. Les nouveaux statuts de la CEI homologués par la MP le 7 février 1957 contribuent au virage de 1958 entrepris par les étudiants d'outre-mer. Les actions culturelles et éditoriales connaissent, alors, un essor considérable avec les publications de la revue *Mensagem* (1958) pour Lisbonne, et *Meridiano* pour Coimbra, la première dirigée, entre autres, par Tomas Medeiros e Carlos Ervedosa, ainsi que des anthologies de poètes et conteurs angolais (1959, 1960, 1962), de poètes du Mozambique (1962), de São Tomé e Príncipe (1963) et avec l'apparition de la collection « Autores Ultramarinos ».

Un certain nombre d'anciens membres décidèrent, pour préparer le 50<sup>e</sup> anniversaire de la CEI, de reconstituer son patrimoine historique et de promouvoir les relations de solidarité et de coopération entre les peuples des pays de langue portugaise. Ils se regroupèrent en janvier 1992 dans l'ACEI (Association de la CEI).

Le projet commença avec la réédition en 1994 de toutes les anthologies de poésie de la CEI, réparties en deux volumes : celui consacré à la poésie d'Angola et de São Tomé e Príncipe, puis celui des anthologies de poésie du Mozambique. Dans sa préface, Alfredo Margarido souligne le peu de valeur accordée alors aux écrits d'Afrique « portugaise », même issus d'auteurs d'origine européenne, et la confusion

générale à l'époque entre littérature « coloniale » et littérature « africaine ». Le travail de la CEI consista, par conséquent, à se ré-approprier l'Écrit dans une volonté d'autoaffirmation et d'occupation des espaces culturels africains, affirmant ainsi l'existence de littératures nationales.

Les puissances coloniales dans leur besoin de domination ont tenté de connaître les Africains par l'étude des textes oraux. Cette oralité « synthétisait, sur le plan de la pensée, toute cette accumulation d'imperfections propres aux non-civilisés (théories sur le primitivisme, la ruralité et la différence presque nulle entre la société humaine et la nature) »<sup>1</sup> mais semblait incontournable aux Européens pour savoir ce que pensaient les Africains. De nombreux recueils furent alors publiés et l'anthologie de Blaise Cendrars de 1927, entre autres, reste une des références en la matière. Mais, face aux discours politiques qui se nourrissent de slogans « le texte de l'écrivain cherche à faire jaillir un sens toujours neufs de mots anciens. À la langue de bois il cherche à opposer une langue toujours "verte", vraiment neuve : le conflit entre poésie et pouvoir est d'abord un conflit sur les mots »<sup>2</sup>.

Dans cette découverte de l'écriture « africaine », la publication de ces anthologies apparaît alors fondamentale. Elle permet non seulement une approche meilleure mais aussi une connaissance plus profonde de la littérature africaine de langue

1. F. INESTA, *L'Univers africain*, Paris, L'Harmattan, 1995 : 50.

2. A. RICARD, « Les littératures et le pouvoir », in C. COULON & D.-C. MARTIN, *les Afriques politiques*, Paris, La Découverte, 1991 : 82.

officielle portugaise. En effet, les organisateurs de ces rééditions, par leurs références au contexte historique des premières éditions, soulignent les passerelles existantes entre littérature et politique, et entre littérature et conscience nationale, nous proposant par là même une grille de lecture différente. D'un point de vue strictement littéraire, les poèmes sont, à mon goût, de valeurs inégales. Mais, ils nous permettent ainsi de découvrir des auteurs, oubliés depuis, qui par le simple fait de l'écriture s'inscrivent dans ce mouvement de pensée.

L'insatisfaction que nous pourrions ressentir, de par les limites de la littérature, est largement comblée par la seconde publication de l'ACEI : *Mensagem Número Especial*. Ces deux ouvrages sont positivement complémentaires. Abordant, dans ce dernier volume, l'histoire des activités de la CEI, certains articles situent ces actions culturelles dans le contexte politique du Portugal des années 1945-65, d'autres mettent en valeur la participation des étudiants de la CEI aux mouvements de résistance au salazarisme. Alors que des recherches apparaissent sur cet « espace d'opposition au salazarisme et au colonialisme »<sup>3</sup>, notamment les travaux de Cláudia Castelo et d'António Faria, *Mensagem* (1997) constitue un bon outil d'appui pour toute personne intéressée par l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle portugais et notamment par l'opposition à l'État Nouveau. Divisée en différents chapitres, cette publication montre en quoi les étudiants de la CEI ont contribué à l'histoire contemporaine portugaise. Une série de témoignages inédits d'adhérents de la CEI ainsi que la reproduction de textes anciens complètent ce bilan historique. Du point de vue informatif, la compilation de documents d'archives, la chronologie et la bibliographie donnent un très bon aperçu des activités politiques des étudiants de la CEI. Elles permettent, par ailleurs, de comprendre aisément l'importance que ces dernières revêtaient : comme noyau de résistance au régime mais aussi comme courant influençant toute l'opposition portugaise par les réflexions impulsées et les actions menées sur la question coloniale.

Cette publication comble largement le manque antérieur tant comme ouvrage de vulgarisation que comme outil d'appui à la recherche.

Juillet 1999, Judith MANYA

Patrick CHABAL *et al.*, *The postcolonial literature of Lusophone Africa*, Londres, Hurst & Company, 1996, 314 p.

Balanço atualizado das literaturas de língua portuguesa no continente africano, este livro dedica-se a analisá-las país por país, como o mostra sua divisão nas seguintes partes : Moçambique, Angola, Guiné-Bissau, Cabo Verde, São Tomé e Príncipe. Para um assunto tão complexo e tão pouco estudado quanto este, ainda é o melhor critério, deixando bem claros os limites históricos e as fronteiras nacionais.

Pois, embora a língua seja a mesma e o continente também, tudo o mais repisa a especificidade do desenvolvimento de cada uma dessas literaturas, marcadas inclusive por diferentes línguas de substrato e diferentes etnias. Pesa sobre todas elas a sombra das guerras de libertação colonial, cuja crônica varia de caso para caso. Cada estudo sai em busca, entretanto, dos marcos institucionais e sociais comuns, como por exemplo o papel atuante da Casa dos Estudantes do Império, na Lisboa dos anos 60, a qual, idealizada para a cooptação dos espíritos africanos mais promissores, veio a se tornar matriz de resistência e local de confraternização supra-fronteiras.

Além de dar ao leitor uma visão séria e de conjunto dessas literaturas de percurso tão original, e tão de perto ferrotadas pela História, o livro traz ainda um capítulo final sobre as relações entre literatura oral e cultura popular, bem como uma indispensável bibliografia temática, que registra o que de mais importante se publicou no último quartel de século em três vertentes : ficção em prosa, poesia e crítica literária.

Janeiro de 1999, Walnice Nogueira GALVÃO

« **Dire le secret** », *Sigila, Revue transdisciplinaire franco-portugaise sur le secret* (Paris), n° 1, janv. 1998, 155 p. ; n° 2, « **Biffures et amnésies** », *Sigila...*, oct. 1998, 201 p.

3. Défini comme tel dans *o dicionário de historia do Estado Novo*, F. ROSAS & J.M. Brandão BRITO, vol. I, Lisbonne, Círculo de Leitores, 1996 : 131.

« *Sigila* est une revue pluridisciplinaire portant sur un seul sujet : le secret. Si nous avons restreint le champ de recherches à cette unique figure, c'est parce que nous avons peu à peu pris conscience de l'ampleur du secret dans des domaines aussi variés que la littérature, l'histoire, l'anthropologie, le droit, la philosophie, la psychanalyse et l'art ou la physique, la biologie, la génétique, etc. » (p. 8).

Ainsi le premier numéro de *Sigila*, à l'image de son sujet, le secret, se laisse dévoiler progressivement. En effet, les adjectifs « restreint » (pour le thème) et « rapide » (pour la façon dont il est parfois traité) sont les premiers qui viennent à l'esprit. On regrettera en effet certains propos inauguraux qui sont presque des truismes : « Dire ou ne pas dire ? Dès que l'on réfléchit sur le secret, on pense à son double statut : c'est ce que l'on garde ou ce que l'on révèle ou que l'on trahit – le secret d'autrui. Il s'agit, au fond, d'une particularité de l'alternative parler ou se taire » (F. Lévi, « Le langage idiomatique des secrets », p. 19-29, p. 19) ; ou cette conclusion : « Pour le secret, comme pour toute parole, il y a un jeu de cacher-montrer, de fermer-ouvrir et de contrôler-relâcher qui préside à l'ensemble du lexique quotidien ». Les qualificatifs suivants ne sont guère plus encourageants, comme « trop dispersé », car les assemblages composites risquent de déboucher sur l'hétéroclite. Les premières lignes de ce numéro, qui sont aussi les premières de la revue en tant que telle, annoncent donc une ligne difficile à tenir par l'étroitesse de son champ et l'amplitude de sa méthodologie.

Ce qu'un grand critique littéraire colombien nommait en d'autres termes : « *bailar sobre un baldosín y sobre espacio...* » (« danser sur un petit carreau, et ne pas l'occuper complètement »). L'impression se confirme avec les contributions sous forme de poèmes dont on se demande pourquoi elles n'ont pas été regroupées dans la partie finale, réservée à cet effet, puisqu'elle s'intitule « Anthologie ».

Heureusement, d'autres articles viennent effacer tout cela. Celui de Charles Baladier (« La loi du secret dans le pur amour des poètes courtois », p. 35-43), est ce que l'on pourrait appeler un « article ciblé » et dans le ton de la revue, puisqu'il s'attache à la valeur symbolique du secret dans la lyrique courtoise :

« le serment de secret absolu qu'échangent les parfaits amants [...] revêt une valeur symbolique qui transcende le monde des convenances sociales et représente le gage d'un amour incommensurable avec n'importe quelle autre sorte de relation connue [...]. Si le pur amour doit rester caché, c'est en quelque sorte parce qu'il relève de l'apophatisme sous le sceau duquel les mystiques approchent le divin » (p. 40-41).

Cet article est relayé par le suivant, de Carlos F.C. Carreto, sur les romans de Chrétien de Troyes. À la suite, une très originale contribution, écrite par un mystérieux auteur, sur la cryptologie ou art de chiffrer un secret pour le conserver ou le transmettre. Le lecteur peut, à son tour, décrypter un tel texte comme un texte poétique ou symbolique, puisque l'auteur, « Guéty Val est cryptologue et, en tant que tel désire rester dans l'ombre. De nombreuses personnes, d'habitude, se demandent comment l'on devient cryptologue. La réponse est simple : c'est le hasard ou peut-être le destin » (« La cryptologie : la science du secret », p. 79-91, p. 91). L'article de Jeannine Mouchonnat (« L'invention de l'égyptien comme métaphore. De l'archéologie à la psychanalyse avec Jean-François Champollion », 1<sup>ère</sup> partie, p. 103-119, p. 104) est tout aussi original, puisqu'il rapproche le déchiffrement de l'écriture hiéroglyphe par Champollion et le travail de la psychanalyse. L'auteur choisit en effet de considérer la démarche « exemplaire » de l'égyptologue comme « métaphore du travail psychanalytique ». De la même façon que tout un pan de notre histoire collective avait sombré dans l'oubli « et a été ranimé par la découverte » de Champollion, tout un pan de notre histoire personnelle « prend sens en psychanalyse », dans la mesure où « s'engager dans un cheminement psychanalytique, c'est s'atteler à une quête de nos fondations, de nos origines » (p. 103-104). Plus loin : « nous tenons l'écriture dite "sacrée" égyptienne pour une excellente métaphore du lien oublié / interdit et son déchiffrement pour celle du travail psychique, l'écriture de l'inconscient chiffré. C'est en cela que le psychanalyste peut faire figure de scribe » (p. 109). Si certaines affirmations sont discutables – « Un mystère, ça n'existe pas, ça ne préexiste pas, ça se fabrique » (p. 108) – la « clef » vient dans les lignes finales : « ce n'est écrit qu'à partir du moment où c'est lu, car il n'y a pas de mystère à déchiffrer, pas plus en nous qu'en Égypte, seulement une écriture qui s'écrit d'être lue » (p. 119).

De Fabienne Durand-Bogaert, l'article suivant « Henry James ou la part de l'énigme », p. 121-133) pose le problème de l'ambiguïté de H. James de façon intéressante, puisqu'il invite à un « abandon » du sens pour la lecture d'un auteur qu'il

donne envie de connaître de plus près. Cependant, parler du langage comme système de « signes en surface » revient à ne pas sortir de l'opposition surface/profondeur, c'est-à-dire forme/sens. L'auteur a toutefois le mérite de poser la question d'une « réorganisation de la théorie des signes » et de citer une intéressante proposition de Baudrillard pour sortir de ces systèmes d'oppositions dans lesquels s'est enfermée la linguistique. Le dernier article, de Laurence Motoret (« Chronique d'un secret annoncé à travers les titres des films de cinéma », p. 133-144), révèle les liens entre cinéma et secret et s'accompagne d'une bibliographie bien venue. Finalement, la traduction d'un fort beau poème de Juan Ramón Jiménez dans la partie « Anthologie » aurait mérité un « environnement » plus explicite sur le poème et son auteur, et cela renvoie à l'impression d'assemblage disparate déjà évoqué et mène à souhaiter un rôle plus réel du comité de lecture dans la revue.

Dans le second numéro le thème est relatif aux biffures et amnésies, mais renforce l'impression éprouvée à la lecture du premier. Comme il manque un lien clair entre les divers articles, le lecteur se demande s'il est dans l'approche de l'amnésie ou toujours dans celle du secret, comme semble le confirmer cette « Anthologie du secret » en fin de numéro. Quelle est en effet la relation entre l'article de Pierre Vidal-Naquet (« Auschwitz et l'Atlantide. Note sur un récit de Georges Perec », p. 17-28). et « biffures et amnésies » ? À quoi correspond la présence de certains articles, trop rapides pour signifier quoi que ce soit (nous pensons à « La dialectique de l'oubli et de la mémoire chez Georges Perec », de Marc-Amlain Ouaknin, p. 37-40) ? Pourquoi publier à part un poème d'un auteur (Rabah Belamri) et pourquoi ne pas l'intégrer dans l'anthologie finale ? Une attention plus « serrée » du comité de lecture serait peut-être nécessaire afin de « recentrer » certains articles dont le sujet, intéressant par ailleurs, se perd ou se délite. C'est le cas de l'article de Dominique Labadie (« Que dire de la loi qui ne dit plus l'inceste ? », p. 61-76) et de Patrick Avrane (« Le secret du *Secret de Wilhelm Storitz* », p. 77-89) : ce n'est pas parce la psychanalyse permettrait de « lever l'amnésie infantile, retrouver qui sont les inventeurs de sa vie, connaître les ruines imaginaires de son histoire, comprendre à qui sont les pas dans lesquels nous marchons » (p. 78-79), qu'elle sait parler de la littérature et des récits de voyage. C'est ainsi que l'on verse dans l'incompréhensible : « Il n'existe pas d'inconscient du texte en dehors du rapport de l'auteur à son écriture » (p. 79).

La deuxième livraison de *Sigila* ne confirme pas la pluridisciplinarité affichée, sympathique et motivante du premier numéro. Elle cède la place à l'éclatement et à la dispersion. Certains truismes pourraient être évités par une lecture plus attentive, comme dans le second article de Guéty Val (« La cryptologie et la trace du secret », p. 91-97) : « De tout temps, l'homme a cherché à préserver ses secrets. Un de ses soucis majeurs a donc été et est toujours d'effacer leurs traces » (p. 91). Cela enlève de la qualité à un auteur dont la présence apporte beaucoup de charme par le mystère qu'il représente et par le monde du secret qu'il nous dévoile, la cryptologie. Du coup, Jeannine Mouchonnat (« L'invention de l'égyptien... » 2<sup>e</sup> partie), passionnante dans le premier numéro, se perd en ce deuxième dans les méandres de la lettre et y enferme le sieur Champollion. Laurence Motoret établit un lien fort productif entre cinéma/ mémoire/ amnésie (« Au-delà de cette amnésie, votre secret n'est plus valable (les amnésiques au cinéma) », p. 125-140), redonnant ainsi une transdisciplinarité dynamisante à la revue, tout comme cette approche de l'opéra *Pélléas et Mélisande* (Marie-Françoise Vieuille, « Pélléas et Mélisande : l'opéra des traces perdues », p. 141-155), même s'il y a des réserves à apporter aux interprétations de l'auteur.

Septembre 1999, Marie ESTRIPEAUT-BOURJAC

Wolfgang DÖPCKE (ed.), *Crises e reconstruções, Estudos afro-brasileiros, africanos e asiáticos*, Brasília, Linha Gráfica, 1998, 260 p., Anais do VI Congresso da Associação de Estudos Afro-Asiáticos do Brasil (ALADAAB)

L'Association latino-américaine d'études afro-asiatiques (ALADAA), dont le siège est à Mexico, s'efforce de promouvoir la coopération entre spécialistes latino-américain des aires afro-asiatiques. Son VIe congrès a été organisé sous les auspices de la section brésilienne, basée à Londrina, s'est tenu en octobre 1996 à Brasília et a comporté une majorité de chercheurs brésiliens, issus principalement de l'Université Fédérale de Brasília. Le volume intitulé *Crises e reconstruções* rassemble des communications présentées lors de ces journées.

Comme en témoigne la diversité des interventions, l'ALADAAB est plus une occasion de rencontre entre collègues, un éventail des travaux en cours, qu'un véritable forum de discussion autour de problématiques précises. Le volume n'offre pas non plus un panorama complet, une sorte de « who's who », des chercheurs brésiliens qui consacrent leurs travaux à l'Afrique ou à l'Asie. Par ces distorsions mêmes, *Crise e reconstruções* manifeste la persistance de « tendances lourdes » du regard académique brésilien sur l'Afrique et l'Asie, le poids du discours culturaliste et, dans une certaine mesure, lusotropical. Ainsi, la section la plus fournie du recueil concerne les études afro-brésiliennes, avec d'inévitables études de cas sur la trilogie *candomblé*, *capoeira* et *samba*. L'Afrique et l'Asie *stricto sensu* sont réduites, à deux ou trois exceptions près, aux anciennes possessions portugaises. Les approches littéraires y tiennent une place importante.

Ces réserves concernent l'absence de réflexion d'ensemble et non les articles pris séparément où chacun, en fonction de ses intérêts, trouvera de quoi nourrir sa curiosité. L'un des articles, dû à Celma Agüero, du Colegio de México, suggère une piste intéressante pour faire évoluer cette « tricontinentale » universitaire. Dans « Los intercambios del Atlántico Sur- un proyecto de historia y prospectiva » (p. 128-135), Celma Agüero propose la construction d'un espace intellectuel de l'Atlantique Sud, qui aurait le mérite de ne pas répéter ceux qui existent déjà et de permettre de renouveler les perspectives.

Mai 1999, Armelle ENDERS

Yves LÉONARD, *Salazarisme et fascisme*, Paris, Chandeigne, 1996, 224 p., série lusitane, 10, préface de Mário Soares.

— — *Salazarismo e fascismo*, Lisbonne, Editorial Inquérito, 1998, 200 pages, préface de Mário Soares

Cet ouvrage d'abord publié en français et rapidement traduit en portugais, est indispensable au débat sur la nature de l'État Nouveau, d'autant plus qu'il réussit, en un format presque de type « Que Sais-Je ? », à utiliser une importante documentation. Il reprend et développe la thèse que le salazarisme ne fut pas un fascisme, mais un autoritarisme de droite, voire un national-christianisme plus proche des régimes autrichien, hongrois ou polonais de la fin des années trente, ou encore du pétainisme, que du nazisme ou du mussolinisme. Cette thèse est fondée sur le fait que des différences idéologiques importantes existent entre salazarisme et, par exemple, fascisme italien : l'« homme habituel » de Salazar, image du XIX<sup>e</sup> siècle rural, contre l'« homme nouveau » futuriste de Mussolini. Elle se fonde aussi sur le processus de prise de pouvoir, violent dans le cas de Mussolini ou de Hitler, et qui l'est incontestablement moins au Portugal, ce qui cristallise une relation de type différent avec la population. Enfin, l'auteur le souligne, le salazarisme réutilise des structures traditionnelles d'encadrement populaire (celles de l'Église catholique, par exemple) là où le mussolinisme en crée de toute pièce de nouvelles, et inversement réprime des courants fascistes comme les « chemises bleues » du national-syndicalisme.

Là où, à mon humble avis, le bât blesse, est que, établissant le catalogue de ces différences - bien réelles -, il évacue complètement l'analyse de la fonction sociale, structurante, corporative et totalitaire, de l'État Nouveau qui vise à encadrer la totalité de la vie de la totalité des habitants. Or, toutes différences admises par ailleurs, cette fonction sociale est bien celle d'un État totalitaire en économie capitaliste maintenue, et par ailleurs, mais ce n'est pas un hasard, impérialiste (c'est-à-dire, même si c'est à un rang relativement subalterne, partie intégrante des nations du « centre du monde » et non point de la périphérie). Je ne vois pas d'autre définition possible, pour ma part, pour le fascisme - État totalitaire, en économie capitaliste maintenue, du centre du monde -, à moins d'en faire une simple idéologie, une superstructure idéologique d'État, et non une forme de l'État lui-même. Le fascisme reste ainsi bien différent d'autres formes de totalitarisme (stalinisme, intégrisme religieux...) et est lui-même, comme le mentionne Mário Soares dans sa préface « protéiforme » selon les pays et les périodes. Mais l'important me semble plus résider dans la fonction sociale de l'État que dans le discours politique qu'il (et qui l') exprime. Il est significatif ainsi qu'au moment même où Salazar réprime les « fascistes charismatiques » du courant national-syndicaliste, il renforce vraiment les syndicats-nationaux réels. La répression du

« fascisme idéologique » n'est ainsi nullement antagonique avec la construction réelle de l'encadrement totalitaire. Ce n'est qu'un début, le débat continue !

Janvier 1999, Michel CAHEN

MACQUEEN, Norrie, *The Decolonization of Portuguese Africa. Metropolitan Revolution and the Dissolution of Empire*, Londres, Addison Wesley Longman, 1997, 266 p. — — *A descolonização da África porrtuguesa. A revolução metropolitana e a dissolução do Império*, Mem Martins (Portugal), Editorial Inquérito, 1998, 308 p., traduction de Mário Matos e Lemos.

Réjouissons-nous de l'édition presque simultanée d'un ouvrage en anglais et en portugais. L'ouvrage a reçu, lors de son édition anglaise, des commentaires très élogieux – « *The pioneering volume is the first up-to-date and comprehensive analysis of the collapse of Portugal's 500-year-old empire in Africa...* ». Il s'agit d'une synthèse à conseiller comme un manuel qui évite la langue de bois et certains mythes. On n'y cherchera pas pour autant de pistes nouvelles. La bibliographie fait une place aux travaux de langue portugaise, à l'inverse de trop nombreux textes anglo-saxons qui les ignorent totalement. On aurait cependant aimé qu'ils soient cités en plus grand nombre : par exemple des thèses, ou, en particulier, la production des chercheurs d'Afrique lusophone eux-mêmes (pas une seule mention d'articles de la revue bissau-guinéenne *Soronda*, ou des revues mozambicaines *Arquivo* et *Estudos moçambicanos*). Tristesse française... (mais on est habitué) : aucune source dans la langue de Voltaire sur la période coloniale ou les années soixante – aucun livre de René Pélissier, aucun article de Christine Messiant – ou sur la période de l'indépendance pour laquelle pourtant sont cités de nombreux ouvrages ou articles d'importance non confirmée, mais de langue anglaise (aucun article de *Lusotopie* par exemple, ou de *Politique Africaine...*) ! Ce qui n'est pas en anglais n'existe-t-il donc décidément plus ? À défaut de le considérer – ainsi que l'indique l'éditeur – comme « pionnier », on trouvera cependant là un ouvrage sérieux et solidement structuré qui sera très utile outre-Manche et outre-Atlantique.

Janvier 1999, Michel CAHEN

« **Psychiatrie sociale et ethnopsychiatrie** », *Bastidiana*, n° 17-18, Cesson-Sévigné, janv.-juil. 1997, p. 212.

Faire le compte rendu d'une telle revue, consacrée à Roger Bastide et l'affichant clairement, est un réel plaisir. *Bastidiana*, dans une première partie, rediffuse des textes de R.B. sur un thème posé par son œuvre. Dans une seconde partie, des articles de différents auteurs permettent, sur le même sujet, d'éviter le culte de la personnalité qu'un tel nom et un tel parti pris laissent craindre. Cela permet d'accéder aux textes d'un auteur qui demeure un horizon (trop lointain) de lectures jamais réalisées, pour quiconque s'intéresse de près ou de loin à l'anthropologie culturelle. Le projet est clairement énoncé en introduction par Norbert Le Guérinel (p. 5-11) et cette optique est constante. Les six articles de R.B. publiés dans ce volume portent sur les relations entre *socius* et *Psyché*, car cet ensemble donne « une idée assez exacte de la pensée de Bastide dans ce domaine, et de la façon particulière dont il aborde les problèmes » (p. 7).

« Variations sur le noir et le blanc » (texte de 1963, p. 15-25), écrit en collaboration avec François Raveau (anthropologue et psychiatre), démontre comment dans un milieu blanc, la couleur de la peau « n'agit pas en tant que pigmentation, mais en tant que représentation ou, mieux encore, en tant que symbole » (p. 15). En effet, si on déplace le problème de la couleur à la taille (sujets de grande ou petite taille) ou même à un indice social (campagnard *versus* citadin), on ne change pas de sujet car « dans tous les cas il y a une différence et c'est l'appréhension de cette différence qui va être le moteur de la névrose ou de la réussite » (p. 15). « La dimension écologique de la maladie mentale » (texte de 1968, p. 27-40) essaye de voir l'importance de la contribution de l'écologie dans la psychiatrie sociale, car un « nouvel espace social » (p. 27) est en train d'apparaître de nos jours, produit de la reconstruction de l'espace traditionnel due à l'urbanisation des campagnes. « Psychiatrie sociale et ethnologie » (texte de 1968, p. 41-60), situe les enjeux du présent volume, puisqu'il souligne les risques d'aborder les rapports entre l'ethnologie et la psychiatrie sans études statistiques et cliniques détaillées, car si « l'anthropologie culturelle élimine les variations individuelles, le psychiatre ne s'intéresse qu'aux déviations de compor-

tement » (p. 41-42). « Essais d'ethnopsychiatrie générale, Préface » (texte de 1970, p. 61-72), permet de situer le livre de George Devereux dans cette zone de la « science frontière », où s'accumulent les « traquenards » car l'ethnopsychiatrie relève de la pluridisciplinarité dont on parle beaucoup « sans se rendre compte [que] si elle ne repose pas sur une critique préalable des postulats et des méthodes des disciplines que l'on veut lier, [elle] aboutit à multiplier le désordre au lieu de créer un ordre nouveau » (p. 61).

La problématique se fait plus sociétale avec « Approche des causes sociales et culturelles de la maladie mentale » (texte de 1972, p. 73-90) car R.B. étudie la prépondérance donnée tant par psychiatres que par sociologues « aux facteurs sociaux par opposition aux facteurs constitutionnels » (p. 73) dans l'approche de la maladie mentale. Pour notre époque, caractérisée par l'accélération de l'histoire ou, mieux, par une réalité en constante modification, R.B. propose le concept « d'adaptabilité et non d'adaptation, c'est-à-dire de possibilité permanente à suivre le changement » (p. 74). Finalement, « Les Sciences de la folie, introduction » (texte de 1972, p. 91-119) part des événements de mai 1968, car

« Il nous est apparu [...] que dans une certaine mesure ces événements répétaient quelques-uns des mouvements qui avaient caractérisé la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle [qui] avait vu la première révolution, celle de l'avènement du capitalisme industriel, sous sa première forme de capitalisme concurrentiel » (p. 91).

L'analogie entre les deux époques en question peut se constater dans la crise, ou plutôt la désagrégation de la famille, avec une conséquence directe, la révolution dite « sexuelle » et la revendication des femmes à un statut égal à celui des hommes. Ces deux moments ont aussi partagé un même phénomène : la redécouverte de l'imaginaire « et de la folie comme manipulatrice de cet Imaginaire » (p. 98). L'évolution est la même dans les deux cas : « Les progrès techniques font présager une ère future de bonheur, ce n'est plus le visionnaire qui montre le chemin du progrès, mais le savant ou l'ingénieur. [...] c'est l'action désormais [...] qui l'emporte sur l'imagination, créatrice de mondes sans viabilité » (p. 118).

La construction en deux volets de *Bastidiana* permet de proposer dans la seconde partie une série d'articles de qualité, qui se regroupent sous le titre d'« Études ethnopsychiatriques », et étendent les champs d'application des textes de R.B. Séverin Cécile Abega (« Principe de coupure et langue de la sexualité », p. 125-139) avance l'hypothèse selon laquelle l'impossibilité des parents africains à parler de sexualité avec leurs enfants tiendrait au fait que « pour le locuteur africain, les mots n'ont peut-être pas en français un statut identique à celui conféré par sa langue dite maternelle, celle de sa tribu » (p. 127). Fethi Benslama (« L'illusion ethnopsychiatrique », p. 141-145) s'élève contre la « nouvelle présomption tiers-mondiste » représentée par Tobie Nathan, qui consiste à vouloir « traiter avec succès les difficultés psychologiques des immigrés et de leurs enfants, d'après les croyances et les pratiques ancestrales de leur culture » (p. 141), oubliant que le premier facteur à considérer est la « situation critique de transition des migrants » (p. 142). Anne Golse et Philippe Plichart (« La psychiatrie est-elle morte ? », p. 147-156) font une histoire de la psychiatrie (qui « s'est développée dans un mouvement de séparation du reste de la médecine », p. 147) et présentent ensuite ses nouvelles missions à partir de l'après-guerre de 1945, lorsque « l'asile a dû s'ouvrir et la psychiatrie s'exporter dans le monde social » (p. 147). Enfin, Jean Guillhot (« Méthodologies et modèles biopsychosocioculturels du développement humain », p. 157-164) reconnaît sa dette envers R.B. dans sa recherche concernant les méthodologies et modèles d'un développement humain « intégral », où puissent se concilier « progrès personnel, progressions communautaires et progressisme socioculturel » (p. 158). Tout en avouant que l'édification d'un tel modèle est encore impossible.

La partie « recensions », élaborée de façon très soignée, donne envie de lire une série de livres qui se situent tous dans la lignée des intérêts bastidiens. Éric de Rosny (*La Nuit, les yeux ouverts*, éd. du Seuil, Paris, 1996) relate sa participation de prêtre à des cérémonies d'initiation au Cameroun « cérémonies inspirées par une tradition antérieure à l'annonce de l'Évangile, où les dimensions thérapeutiques et mystiques sont inextricablement mêlées, [participation qui] peut [...] surprendre » (p. 173). Au-delà du témoignage, l'auteur retrace les doutes et conflits auxquels les Africains d'aujourd'hui sont confrontés.

Ceuvre d'artisans passionnés, *Bastidiana* souffre d'un manque de moyens et d'une qualité d'édition plutôt « rustique » (une faute d'orthographe sur la couverture en est

le plus criant exemple). Cette présentation ne nuit en rien à la qualité des textes et articles proposés, réunis avec rigueur, en rendant hommage à la pensée et à l'œuvre de R. Bastide. Ce souci de fidélité est touchant et exemplaire dans un monde (l'Université et les milieux intellectuels) où le carriérisme a supplanté la reconnaissance et le lien intellectuel et affectif entre maître et disciple.

Septembre 1999, Marie ESTRIPEAUT-BOURJAC

« **Relations interethniques et migrations internationales** », *Bastidiana* (St-Paul de Fourques), n° 23-24, juillet-décembre 1998, 341 p., ISSN : 1165-421X [14 rue des Bois, 27800-St-Paul de Fourques, France].

Serait-ce une nouvelle tentative pour donner une place à part entière à la recherche sur les relations interethniques en France ? Ce numéro de *Bastidiana* nous livre des rééditions de textes de Roger Bastide et des articles de chercheurs du Centre d'étude et de recherche sur les relations interethniques et les minorités (CERIEM) sur ce thème qui reste difficile dans la société française malgré la présence ancienne de groupes d'origine étrangère. Toute référence à l'« ethnique » reste suspecte, même dans le milieu de la recherche, ce qui entrave le développement des connaissances et des enseignements. Dans son texte de présentation, Denys Cuhe, le coordinateur du numéro, souligne les difficultés persistantes en ce domaine de la recherche française, malgré l'existence du groupement de recherche du CNRS « Migrations internationales et relations interethniques ». Depuis les premiers bilans, établis notamment par Roger Bastide dès les années 1930, les constats demeurent identiques. L'ethnocentrisme de la recherche hexagonale sur les migrations internationales, le retard accumulé sur la recherche anglo-saxonne, le faible nombre d'études comparatives et multidisciplinaires gênent l'élaboration d'un corpus théorique et conceptuel pour l'étude des relations interculturelles, interethniques et interraciales en terre gauloise.

Très tôt, R. Bastide cherche les causes sociologiques et politiques qui empêchent d'en faire un domaine à part entière du savoir. Ses textes publiés entre 1931 et 1972, rassemblés dans ce numéro, montrent son rôle de précurseur dans ce champ de la recherche – pour compléter son travail sur les croyances afro-brésiliennes, il est passé à l'étude des relations interethniques sur le terrain brésilien. Dans un deuxième temps, il a étendu son champ de recherche au terrain français en étudiant les Arméniens, les Africains, les Haïtiens et les Antillais installés dans le pays. Sa contribution théorique reste importante. À partir de l'anthropologie américaine et des sociologues de l'École de Chicago, il a enrichi la sociologie des relations interethniques de ses recherches de terrain, abordant tant les relations interethniques, le contact des cultures, l'interpénétration des civilisations, que le racisme, mettant l'accent sur la méthodologie et insistant sur le caractère scientifique des problématiques posées dans le but de lever les obstacles à la recherche.

Les études de terrain se sont développées dans les années 1980-1990. Les articles de I. Simon-Barouh, H. Bertheleu, P. Billion et Ch. Crenn l'illustrent. Cependant, on peut regretter que seul le texte de P.-J. Simon, intitulé « Proposition d'un schéma pour l'analyse des attitudes et des politiques dans le domaine des relations interethniques » propose un cadre théorique et conceptuel suffisamment important pour nous aider à mieux appréhender ces phénomènes. Aussi, malgré l'importante contribution de Roger Bastide, reste-t-il encore un long chemin à parcourir pour faire reconnaître ce champ de recherche scientifique dans le domaine des sciences sociales françaises.

Juin 1999, Francine VIEIRA

José Flávio Sombra SARAIVA, *O lugar da África. A dimensão atlântica da Política externa brasileira (de 1946 a nossos dias)*, Brasília, Editora Universidade de Brasília, 1996, 282 p., coll. « Relações internacionais », bibl., ISBN : 85-230-0403-3.

L'auteur est professeur d'histoire de l'Afrique et des relations internationales à l'Université nationale de Brasília. Son ouvrage montre que, dans les relations afro-brésiliennes, l'Afrique lusophone n'est pas du tout prioritaire. Si l'Angola a nettement plus d'importance que les autres PALOP, c'est d'abord comme symbole de l'autonomie de la politique extérieure brésilienne face aux États-Unis : ainsi le régime militaire brésilien est le premier gouvernement au monde à reconnaître le gouvernement du MPLA « marxiste » le 11 novembre 1975. Il n'y a pas de



comunauté de vue luso-brésilienne sur les questions africaines et les divergences s'accroissent au cours des années soixante. Le pétrole compte ici bien plus que la lusitanité, le Brésil ayant tiré les leçons du fait d'avoir été inclus par les pays africains exportateurs de pétrole dans la liste des onze pays à sanctionner pour leur soutien à Israël, à l'Afrique du Sud et au colonialisme portugais. Outre le pétrole, l'espace géopolitique atlantique est la préoccupation principale : si elle inclut les PALOP, ces derniers ne sont pas nécessairement les pays africains les plus importants pour le Brésil. Ce très utile ouvrage est la version publiée d'une thèse de doctorat : *Brazil's Foreign Policy Towards Africa, 1946-1985 : Realpolitik and Discourse*, Birmingham (R.-U.), 1991.

Janvier 1999, Michel CAHEN

Pedro da Silva Feijo SOBRINHO, *Comunidade dos países de língua portuguesa. Institucionalização e relações culturais, político-diplomáticas e económicas*, Rio de Janeiro, Editora Revan, 1997, 206 p.

Como é mencionado no prefácio assinado pelo Prof. Albuquerque Mourão, este é o primeiro livro sobre a CPLP publicado no Brasil. Se o compararmos ao vasto número de publicações sobre o Mercosul temos já uma ideia do interesse que a CPLP gera no maior país lusófono, a ponto de ser preciso a coragem de um diplomata angolano para que alguém se possa debruçar sobre tão exótico sujeito. Será pois necessário dar os parabéns a Feijo Sobrinho, um quadro do aparelho partidário do MPLA, outro hesitante investidor na CPLP ?

O livro oferece-nos algo de palpável, se estivermos interessados na pequena História da formação da CPLP, alias, paradoxalmente, fugindo a uma análise do papel fundamental que os PALOP tiveram no cimentar das relações intra-Estados. O autor tentou reunir textos de base (54 páginas de anexos) e seguir a rigor o que certamente lhe exigiu o seu Director de tese. Mas não se procure qualquer análise crítica da diferença entre CPLP-organização e CPLP-conceito. Nem tão pouco se traz a luz do dia o sem fim de contradições entre todos os que se consideram protagonistas do nascimento da Comunidade. Nunca um cadáver de recém-nascido teve tantos admiradores e, com certeza, Feijo Sobrinho passará a ser um deles, talvez por ser aquele que deu a estampa ideias que outros professam de uma forma um pouco mais desordenada.

O livro reduz a receita da criação de uma Comunidade a um conjunto de instrumentos e vontades diplomáticas. Aqui a culpa não é do autor que apenas se limita a acreditar nas análises superficiais sobre os benefícios para « os países em desenvolvimento » destas iniciativas tnao ao gosto de cortadores de fita. A realidade da Comunidade deveria ser procurada para além dos instrumentos jurídicos e acordos diplomáticos. Procurada na dinâmica das relações culturais - abordadas de uma forma muito ligeira no livro - nas contradições da História colonial portuguesa, ou nos interesses estratégicos dos países integrantes. Nada disso é feito.

Na medida em que a CPLP ainda está em construção, o que se torna necessário é usar contribuições como a de Feijo Sobrinho para lançar o debate e tentar, de facto, uma verdadeira aproximação à ideia implícita na criação da Comunidade. Para isso precisamos de muitos mais livros, não só do Brasil mas também de outros

quadrantes, sobre uma temática que ocupa mais os jornais do que a realidade dos denominados lusófonos.

*Abril de 1999, Carlos LOPES*

Herbert de SOUZA, *Revoluções da minha geração*, São Paulo, Moderna, 1996, 126 p.

Reunindo depoimentos de Herbert de Souza (mais conhecido como o Betinho) não só sobre sua vida como também sobre temas específicos, este livro vai aos poucos delineando o perfil de um militante de esquerda da segunda metade do século XX. Tendo estreado enquanto membro da Ação católica nas lutas estudantis dos anos 50 e 60, tão importantes neste país para a formação de lideranças e de mentalidades de vanguarda, Betinho votou-se depois à resistência contra a ditadura militar instaurada pelo golpe de 1964, que o conduziu à prisão e ao exílio.

Ao término do interregno ditatorial, sua trajetória de vida culmina na criação de uma ONG, o IBASE (Instituto Brasileiro de Análises Sociais e Econômicas), que se concentrou em lutar pelo acesso de todos os excluídos à cidadania e pela reforma agrária.

Como se não bastasse, Betinho, pertencente a uma família de hemofílicos, contraiu AIDS por meio de transfusões de sangue contaminado, disso vindo a morrer recentemente, a exemplo de alguns de seus irmãos, entre eles o famoso chargista Henfil, que em seus popularíssimos *cartoons* nunca cessou de fustigar o regime. Em seus últimos tempos, dedicou-se a socializar sua experiência com a AIDS, acudindo aos doentes necessitados, e à Campanha Contra a Fome.

O livro é baseado em entrevistas conduzidas pelo jornalista francês François Bougon em 1994, na sede do IBASE.

*Janeiro de 1999, Walnice Nogueira GALVÃO*

Cristina TRAMONTE, *O samba conquista passagem*, Florianópolis, Diálogo, 1996, 283 p.

O interesse principal deste livro reside em por em xeque o foco habitual dos estudos carnavalescos, retirando-o do Rio de Janeiro e deslocando-o para uma cidade do interior, no estado de Santa Catarina. Após uma primeira parte que, apesar das boas intenções, não consegue fugir da história do carnaval brasileiro – a qual se confunde inescapavelmente com a do carnaval carioca –, a segunda e a terceira partes se concentram nos aspectos locais.

A trajetória dos festejos em Florianópolis é submetida a uma pesquisa que os acompanha desde os tempos coloniais, da escravidão e do « entrudo ». Dedica-se igualmente a estudar os percalços por que passaram as relações raciais naquela região do país, com atenção para as tensões nem sempre bem definidas, no que concerne ao Brasil, entre raça e classe.

As escolas dessa cidade prosperaram no vácuo de instituições que organizassem a vida social enquanto atendessem às necessidades de uma clientela pobre e mestiça. Esta, permanecendo desassistida do mais mínimo amparo jurídico-legal e além disso vendo-se praticamente sem direitos civis. O trabalho se esforça por mostrar o papel educativo que as escolas de samba desempenharam, e desempenham, ao congregar uma população sem acesso à cidadania, com realce para sua ação comunitária e solidária.

*Janeiro de 1999, Walnice Nogueira GALVÃO*

Cristiana TRAMONTE & Márcio Vieira de SOUZA, eds, *Redes de comunicações: experiências educativas e comunitárias na América latina*. Florianópolis, Fondation pour le progrès de l'homme, 1997, 101 p.

Édité par la Fondation Charles Leopold Mayer pour le Progrès de l'Homme, ce petit volume bilingue (portugais-espagnol) recense les organisations communautaires du Cône sud de l'Amérique latine, responsables d'expériences originales de communication populaire : radios, journaux, cinémas ou télévisions indépendants s'efforcent de démocratiser l'information et de la rendre accessible aux plus défavorisés. La Fondation Charles Leopold Mayer appuie ces initiatives à travers le réseau *Vozes do Silêncio*, avec lequel on peut rentrer en contact par courriel : <dialogo@mbox1.ufsc.br>. Ce répertoire sera fort utile à qui poursuit des recherches sur le thème de la communication alternative ou s'intéresse aux mouvements sociaux de base. Pour obtenir l'ouvrage, s'adresser à la FPH, 38 rue Saint-Sabin, Paris.

*Janvier 1999, Camille GOIRAND*

Nuno Mira VAZ, *Opiniões públicas durante as guerras de África, 1961-1974*, Lisbonne, Quetzal Editora, Instituto da defesa nacional, 1997, 396 p., coll. « Defesa nacional ».

Ce livre laisse sur sa faim. L'analyse de presse, par exemple, concerne seulement deux quotidiens et seulement l'année 1961. Les autres années sont traitées selon une classique analyse des événements, mais qui recourt souvent à des ouvrages d'auteurs étrangers – pas spécialement représentatifs de l'opinion publique métropolitaine ou coloniale. Y a-t-il d'ailleurs vraiment une étude de l'opinion portugaise ? Certes, c'était difficile, vu le régime de dictature. Mais par exemple, on aurait pu questionner le flux d'émigrés clandestins fuyant le service militaire, ou traquer d'autres sources indirectes (l'évolution de l'émigration vers l'Afrique, par exemple). En fait, ce sont les officiels qui sont longuement cités, et de surcroît très souvent dans certains de leurs écrits postérieurs à la révolution de 1974. Aucune exploitation n'a été faite des archives de la PIDE (elles contiennent beaucoup d'éléments sur l'opinion publique). Sauf indirectement par le biais d'une étude de l'action psychologique (APSI) qui reste très superficielle (citations de documents officiels), l'opinion africaine n'est pas analysée. Seule l'opinion métropolitaine est approchée – avec les limites indiquées ci-dessus –, on n'y trouve pas même l'opinion coloniale blanche.

Certes, l'auteur prévient que le livre se veut « instrumental » – présenter les objectifs des acteurs et secteurs d'opinion, et non analyser leur degré de réalisation – mais de fait, on n'appréhende jamais la situation réelle, et pas même la situation subjective réelle des divers quadrants d'opinion. Même en se limitant à l'analyse des objectifs du pouvoir en ce qui concerne l'opinion, on aurait pu produire une analyse fouillée des tâtonnements, des erreurs, des divisions du pouvoir ou des rivalités entre services (armée, PIDE, SCCI, GIFOP, etc.). Il est consternant de lire (p. 358 *et seq.*), à propos des sources d'information, qu'elles sont faibles, alors que l'auteur n'a absolument pas épuisé la presse et qu'il n'entrevoit pas même l'utilisation des archives. Il semble enfin ignorer totalement les études et publications réalisées, après 1975, dans les PALOP sur ces mêmes thématiques par nos collègues africains. On finit par se demander quel était le but de l'auteur, car par ailleurs le livre est bien organisé.

Janvier 1999, Michel CAHEN

Luiz Werneck VIANNA, *A revolução passiva. Iberismo e americanismo no Brasil*, Rio de Janeiro, Editora Revan/Instituto Universitário de Pesquisas do Rio de Janeiro, 1997, 242 p.

Figure réputée de la scène sociologique brésilienne, Luiz Werneck Vianna a réuni en un seul volume cinq articles publiés pour la plupart dans la revue *Dados. Revista de ciências sociais* entre 1991 et 1996. Dans la présentation, l'auteur expose le fil conducteur qui relie les différents essais entre eux. Le concept de « révolution passive », élaboré par Gramsci, lui paraît éclairer les phases de transformation autoritaire qu'a connues le Brésil d'une part sous l'*Estado Novo* (1937-1945) et, d'autre part, dans les années 1970. Pour accéder à l'ordre capitaliste et à l'*americanismo*, le Brésil a fait l'économie d'une révolution bourgeoise et politique. La « révolution passive » peut être entendue, selon Luiz Werneck Vianna, comme un programme de modernisation par le haut, mis en œuvre par les élites brésiennes, mais aussi comme « critère d'interprétation » adopté par tous les acteurs de la transformation sociale. Ce thème précis occupe les deux premiers textes : « Caminhos e descaminhos da revolução passiva à brasileira » (p.12-27) et « O ator e os fatos : a revolução passiva e o americanismo em Gramsci » (p.28-124).

Luiz Werneck Vianna traque aussi, à travers ses différentes études, les éléments du débat qui opposa dans le Brésil et l'Argentine du XIXe siècle les tenants de l'*iberismo* des partisans de l'*americanismo*. Sa relecture touche Tocqueville, « O problema do americanismo em Tocqueville », et insère dans une longue perspective la pensée des essayistes Tavares Bastos et Oliveira Vianna, dans « Americanistas e iberistas : a polémica de Oliveira Vianna com Tavares Bastos » (p. 125-172). Cette opposition entre *iberismo* et *americanismo* se développe avec la naissance des États d'Amérique latine et leur recherche d'un modèle. Le premier, conçu comme un héritage social, politique et culturel, est indissociable d'une société patriarcale et agraire. Il est d'abord rejeté comme un facteur d'arriération et de barbarie au profit d'un *americanismo*, jugé plus adapté au continent et à la modernité. L'identification de l'*iberismo* au « retard » sud-américain est présente dans toute une tradition de

réflexion sur le Brésil, laquelle part de Tavares Bastos et informe les analyses de Raimundo Faoro ou Simon Schwartzman. Oliveira Vianna, profondément réactionnaire et antilibéral, déplace l'analyse des maux brésiliens de l'État vers la société, particulièrement les campagnes, lieu de prédilection de l'*iberismo*, qu'il défend comme la singularité du Brésil. Le binôme *americanismo vs. iberismo* trouve une nouvelle expression dans le *Espelho de Próspero*, œuvre due à Richard Morse. Le *brazilianist* voit ainsi dans l'*iberismo* latino-américain des valeurs communautaires et spirituelles qui s'écartent de l'individualisme et du matérialisme anglo-saxon.

Le dernier article de Luiz Werneck Vianna, « Institucionalização das ciências sociais e a reforma social : do pensamento social à agenda americana de pesquisa » rappelle les étapes de la construction et les caractéristiques du champ sociologique au Brésil.

Mai 1999, Armelle ENDERS